



CÉLINE
HOLYNSKI



TOUT
EST BIEN
QUI FINIT
PAS TROP
MAL



CÉLINE HOLYSKI

TOUT EST BIEN QUI FINIT PAS TROP MAL

Brillante et aimée de tous, Sophie était promise à un avenir radieux. Mais à 40 ans, seule et déprimée depuis que sa fille est partie vivre à l'étranger, elle se retrouve sans emploi quand son patron décède en s'étouffant avec un grain de café.

Devenue hôtesse d'accueil dans un salon audiovisuel miteux, Sophie est repérée pour jouer un petit rôle dans la *telenovela* mexicaine *La pasión del corazón*. Arrivée à Mexico, elle découvre un univers où le mascara coule aussi souvent que les larmes, où les ego sont aussi démesurés que les déclarations d'amour, et où le moindre coup de balai peut devenir une scène d'anthologie. Sous l'œil de la caméra, prise dans un tourbillon de péripéties invraisemblables, Sophie arrivera-t-elle à démêler le vrai du faux et à bâtir le happy end qu'elle mérite ?

Dans cette comédie aux rebondissements rocambolesques, Céline Holynski rend un hommage flamboyant aux *telenovelas* mexicaines.

« Cette histoire donne le sourire à chaque page. »

Corse-Matin

Céline Holynski est comédienne, humoriste et scénariste pour la télévision. Elle vit entre le Mexique et la France, et raconte ses péripéties avec humour sur sa chaîne YouTube et son compte Instagram. *Tout est bien qui finit pas trop mal* est son cinquième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-540-0



9 782385 295400

8,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr



TOUT EST BIEN QUI FINIT
PAS TROP MAL

De la même autrice aux éditions Charleston poche :

Un lama pour Noël, Charleston poche, 2024

Rupture, tarot et confiture, Larousse, 2020, Charleston poche, 2022

Biberon, vodka et déambulateur, Larousse, 2021, Charleston poche, 2022

Karma, amour et tortilla, Larousse, 2023, Charleston poche, 2024

Ce livre est paru en grand format aux éditions Charleston en 2025,
sous le titre *La Fabuleuse Telenovela de la vie ratée de Sophie D.*

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-540-0

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.
Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Céline Holynski

TOUT EST BIEN QUI
FINIT PAS TROP MAL

Roman



PRÉAMBULE

Quand Sophie fêta ses 6 ans, elle reçut en cadeau d'anniversaire l'équivalent d'un magasin de jouets entier. Et pour cause, tout le voisinage s'était mobilisé pour offrir à la plus gentille petite fille du quartier une journée mémorable. Sophie, telle une mini-diplomate en herbe, remercia une à une les personnes présentes. Dans sa grande générosité, elle partagea même certains de ses cadeaux avec ses camarades. Un geste qui lui valut l'admiration des adultes, désormais complètement sous le charme de l'adorable petite brune aux longs cils. Sérieusement, qui pouvait résister à ça ?

Pour ses 14 ans, ses camarades de classe, avec la complicité des professeurs du collège (oui, même les profs l'adoraient), lui dédièrent une chanson et une chorégraphie dans la cour de l'école. Imaginez un peu : une flash-mob pour Sophie ! C'était comme si toute l'école s'était transformée en épisode de Glee, version française et sans budget hollywoodien.

Pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, à ses 18 ans, Sophie réalisa l'exploit de décrocher son bac avec mention

très bien, tout en remportant le concours national de débat ET en organisant une collecte de fonds qui permit de rénover entièrement la bibliothèque municipale. Trois coups de maître en un seul été ! À ce stade, on se demandait si Sophie n'avait pas secrètement découvert le moyen de rallonger les journées à quarante-huit heures.

Oh oui, Sophie était une enfant appréciée de tous et gâtée par la vie. En plus d'un physique de poupée (c'était presque injuste pour les autres), son esprit vif et ses capacités d'apprentissage n'ont fait que se confirmer au fil des années. Il fallait voir ça : un master en psychologie, une licence en espagnol, une habileté dans la réalisation de figures en gymnastique autant que dans la création de bonnets en crochet, sans parler de son inclination à aider son prochain. Si Mère Teresa avait eu une petite-fille, elle aurait probablement ressemblé à Sophie.

Elle faisait la fierté de ses parents, de ses professeurs, et illuminait la vie de tous ceux qui croisaient son chemin. Les jours de grand soleil et en plissant les yeux, on aurait presque pu voir une auréole au-dessus de sa tête.

De toute évidence, Sophie était destinée à une vie extraordinaire. Une carrière brillante ? Un mariage de conte de fées ? Une vie de globe-trotteuse philanthrope ? Les possibilités étaient infinies !

Mais voilà, chers amis, c'est là que notre histoire prend un tournant inattendu. Car malgré tous ces dons, ces qualités, et cette perfection presque agaçante, Sophie va voir son destin basculer. Comment ? Pourquoi ? Eh bien, installez-vous confortablement et préparez-vous à découvrir comment notre petite merveille s'est retrouvée avec un balai à la main plutôt qu'une baguette magique. La vie réserve parfois des surprises, même aux plus parfaits d'entre nous !

— Sophiiiiiiie ! Il n'y a plus de café !

Postée derrière ma misérable table usée qui fait office de bureau dans cette pièce sombre, je me répète ces quelques mots comme un mantra.

OK Sophie, si tu ne réponds pas, avec un peu de chance, Chantal ne débarquera pas dans ton bureau.

— Sophiiiiiiie !

Je lève les yeux au ciel. Ou plutôt au plafond. Ce qui me permet de noter qu'en plus de cohabiter avec une araignée (qui semble bien mieux installée que moi), je vois se profiler dangereusement une infiltration d'eau.

À peine le temps d'envisager d'avertir les propriétaires de l'étage du dessus qu'un nouveau rappel à l'ordre se fait entendre, l'image en bonus. Le visage affolé de Chantal apparaît dans l'embrasure de la porte qu'elle vient d'ouvrir dans un mouvement grandiloquent.

— Eh bah ?! Tu ne m'as pas entendue ? Apparemment il n'y a plus de café.

L'urgence dans son énergie pourrait tout à fait coller avec l'annonce d'une évacuation du bâtiment pour cause de séisme de magnitude 8. Je l'observe, un peu désarçonnée, ne sachant trop quoi répondre.

— Tu savais qu'on était à sec ? insiste-t-elle.

— Alors non, je ne le savais pas étant donné que je n'en bois que rarement. D'ailleurs à ce sujet...

— Il faut remédier à ça, me coupe-t-elle. Pierrot ne peut pas exceller sans sa caféine. Viens !

La porte se referme d'un claquement, faisant trembler les murs au passage. L'araignée, qui semblait tout à son confort, pelotonnée dans sa toile, vient de taper un sprint, outrée, en direction de la faiseuse de trouble.

Dans un mouvement las, je me lève de ma chaise. Avant de quitter la petite pièce exiguë, et bien que cela n'ait pas de sens, je m'assure qu'il n'y ait pas de tension avec ma nouvelle collègue de travail.

— Je suis désolée, dis-je en m'adressant à l'araignée qui reprend place sur sa toile, contrariée. Il ne faut pas en vouloir à Chantal. Dès que ça touche à Pierrot, elle est un peu dans l'excès. De toi à moi, ces deux-là ne partagent pas que des cafés, si tu vois ce que je veux dire. Malheureusement pour Chantal, en vingt ans, Pierrot n'a toujours pas quitté sa femme et... Bref, passons. Pardon pour le dérangement.

Une fois arrivée dans la kitchenette qui sert également de salle de réunion, je constate que la tornade Chantal s'agite toujours autour d'un Pierrot concentré sur son ordinateur.

— Je pensais vraiment qu'il restait un peu de café quelque part, balance la secrétaire tout en ouvrant avec frénésie les placards. Tu n'as pas un paquet dans tes tiroirs, Sophie, tu es sûre ?

— Certaine, parce que je ne bois quasiment jamais de...

— Ce n'est pas bien grave, m'interrompt le chef d'entreprise d'un ton paternaliste, mais il faudra mieux anticiper la prochaine fois, ma petite Sophie.

— Il faut tout de même aller au magasin, reprend Chantal, toujours frénétique. Sophie, tu en profiteras pour prendre aussi des petites madeleines et un paquet de papier toilette. Les rouleaux ont filé à une allure cette semaine !

— C'est moi ça ! J'ai eu une diarrhée de rhinocéros pendant quatre jours, balance Pierrot avec l'énergie d'un pilier de comptoir après 15 heures.

Comme à son habitude face aux blagues de Pierrot, Chantal rit avec la grâce d'un dindon, pendant que je réprime du mieux possible un haut-le-cœur.

Après quelques instants à les observer, je me lance enfin :

— Je me permets juste de vous rappeler que je ne suis pas préposée au café étant donné que ma mission consiste à vérifier les stocks, valider les bons de commande et assurer le suivi de livraison de nos trombones et de nos agra-feuses, et ce depuis près de quinze ans maintenant.

— Mais qui est censé s'occuper du café, alors ? interroge Pierrot, sincèrement incrédule.

— Auparavant c'était Monique, mais depuis qu'elle est partie à la retraite, c'est Laura, la stagiaire... qu'on n'a d'ailleurs pas revue depuis trois semaines.

— Ah oui, la nièce de Marcello le garagiste, relève Pierrot factuellement, sans s'inquiéter une seconde des raisons de cette absence prolongée.

— Oui, voilà. La dernière fois, j'ai acheté du café quand je suis allée chercher mon sandwich, mais c'était pour dépanner.

Les mots sortent de ma bouche, clairs comme de l'eau de roche, mais semblent se heurter à un mur d'incompréhension. Chantal et Pierrot m'observent, désespérés, en attente d'une solution miracle au drame kafkaïen du jour : la pénurie de café.

Résignée, je hausse les épaules.

— OK. Je peux passer au supermarché et prendre ce qu'il faut pour le bureau.

— Ah, formidable, ma petite Sophie ! s'exclame Pierrot, rayonnant. Et pour le papier toilette, prenez du triple épaisseur.

— Tu as pensé à faire une cure de charbon actif ? rebondit immédiatement Chantal. Ma cousine avait des problèmes pendant des mois et le médecin lui a dit...

Avant d'entendre la suite de ce passionnant diagnostic, je me hisse hors de la cuisine et dévale l'escalier qui me sépare de la porte de sortie. Une fois à l'extérieur, je prends une grande goulée d'air frais, comme une naufragée remontant à la surface.

— Bon sang, mais c'est quoi cette vie ? Où est-ce que j'ai merdé pour en arriver là ?

La question reste en suspens dans l'air, sans plus de réponse que la disparition mystérieuse de Laura, la stagiaire, qui s'est probablement enfuie vers des horizons plus prometteurs que l'approvisionnement en café et papier toilette d'un bureau où le temps semble s'être arrêté quelque part entre la machine à écrire et les problèmes gastriques de Pierrot.

En effet, pauvre vie, pauvre Sophie... Faire de brillantes études pour se retrouver à gérer des stocks de boîtes

de trombones... Mais le destin a parfois une façon bien étrange de nous surprendre. Ce qu'elle ignore encore, en descendant cet escalier, c'est qu'une simple histoire de café va bouleverser son existence. Et bientôt elle entamera le premier chapitre d'une histoire qu'elle n'aurait même jamais imaginée.

Mais n'allons pas trop vite. Pour l'instant, laissons Sophie ruminer sa frustration sur le trottoir de cette petite ville de province. Et poursuivons encore un peu dans les méandres de cette vie qu'elle croit sans saveur. Car c'est souvent quand on pense avoir touché le fond que l'imprévisible se met en marche.

Fin de journée. Après une dernière remarque de Pierrot sur mon choix de café finalement trop moulu et une vingtaine de mails envoyés à nos clients pour les informer de l'arrivée de nos incontournables trombones bicolores, je quitte enfin les lieux. Une fois dehors, je m'interroge : est-ce qu'il est 18 heures ou 22 heures ? Impossible à dire. Il fait déjà si sombre et... Waouh, ce froid ! Brhhh !

Épuisée autant mentalement que physiquement, je me laisse tomber sur un banc. Je remonte encore mon col et réajuste mon bonnet sur mes oreilles gelées.

Bigre ! Ce temps est aussi triste que le contenu de mes journées...

Un léger coup d'œil vers la droite et je croise le regard d'un couple énamouré. Plein de vitalité, il m'offre un large sourire, auquel je réponds spontanément. Certes, il ne s'agit que d'une affiche publicitaire pour une marque de soda, mais c'est le premier sourire que je reçois de la journée. En période de disette, tout est bon à prendre.

Une demi-heure plus tard, j'arrive enfin chez moi. À peine entrée, une odeur des plus agressives vient s'engouffrer dans mes narines. J'ai une petite idée de la provenance de ce fumet et me rends aussitôt dans la salle de bains.

Installé dans sa litière, Pissenlit, mon chat acariâtre, est en pleine poussée. En me voyant l'observer, il me jette un regard encore plus méprisant qu'à l'accoutumée.

— Oh, excuse-moi, lui fais-je en me détournant avant de me raviser.

Mais qu'est-ce que j'ai à m'excuser auprès de toutes les bestioles ?

Tu n'es vraiment respectée par personne, ma pauvre Sophie, et la démence prématurée te guette. Il est peut-être temps de t'inscrire à un club de randonnée ou un atelier couture, histoire d'échanger avec des êtres humains.

— Pissenlit ! Non ! je crie en voyant la catastrophe arriver. Oh non ! Et voilà, tu as encore fait à côté de la caisse !! C'est pas possible, je suis encore bonne pour ramasser la merde ! Tu ne crois pas que j'en vis assez au quotidien ? Pouah !

J'observe Pissenlit, qui n'a que faire de mes plaintes, et s'en retourne dans son panier en trotinant avec une nonchalance dédaigneuse. Après toutes ces années, je devrais être habituée, ce chat n'a jamais été particulièrement affectueux. À chaque fois qu'il croise mon regard, j'y lis un mépris aristocratique, comme si ma simple existence l'offensait.

J'ai néanmoins une petite idée de l'origine de cette animosité. Initialement, Pissenlit ne s'appelait pas ainsi. Si la couleur de sa robe, plus proche du jaune que de l'orange, aurait pu expliquer l'appellation, la vérité est moins poétique : son nom initial était Pisse-au-lit. Un

sobriquet trouvé par Sarah, ma fille, alors âgée de 12 ans, qui riait de voir le chaton fraîchement adopté préférer se soulager dans mes draps plutôt que dans sa litière.

Sept ans plus tard, le félin a finalement presque trouvé le chemin de l'hygiène, mais il semble conserver une ran-cœur tenace envers son titre antérieur, comme un noble déchu n'oubliant jamais l'affront fait à son rang.

Une fois le ménage de la salle de bains effectué, mon ventre me rappelle les règles naturelles du corps humain. J'ouvre mon frigidaire qui me renvoie autant de convi-vialité que Pissenlit – c'est-à-dire le néant absolu. Puis je me souviens que j'ai passé commande en ligne auprès du supermarché et que celle-ci a probablement été inter-ceptée par ma gardienne.

Un rapide coup d'œil à ma montre m'indique qu'il ne me reste plus que cinq minutes pour me rendre chez Mme Ramos avant qu'elle ne scelle sa porte pour cause de feuilletton du soir. Depuis mon arrivée dans cet immeuble, ni moi ni même un seul des résidents n'avons réussi à la déloger de son canapé durant la diffusion de sa série *Un plus bel été*. Un été qui dure donc depuis quatre ans. Tous les jours. Entre 20 h 10 et 20 h 40, avec la régularité d'une horloge suisse.

20 h 06. J'abandonne l'idée de prendre l'ascenseur et dévale l'escalier.

J'arrive au rez-de-chaussée. Mince ! Mme Clairon, un colis dans les bras, est déjà en grande conversation avec la gardienne. Comme à son habitude, la voisine du qua-trième déblatère sur ses sempiternels problèmes d'insor-norisation et le boucan de la tuyauterie, une symphonie urbaine dont elle est la seule à se plaindre.

20 h 08. Mme Ramos hoche mollement la tête et commence déjà à refermer la porte. Laisser en plan une

conversation ne lui fait pas peur. Avec le temps, une majorité d'entre nous avons compris qu'il vaut mieux accepter sa rudesse que prendre le risque de lui faire rater ne serait-ce qu'une minute du générique. Ce genre d'incident peut la mettre en rogne pendant plusieurs jours et vous pouvez dire adieu à vos colis qu'elle n'aura « malencontreusement » pas reçus, même si vous les devinez posés dans un coin de sa loge.

20 h 09. Mon ventre gargouille de protestation. Malgré mon sens de la politesse, je prends sur moi et décide d'interrompre la plainte de la robinetterie tandis que le corps de Mme Ramos commence à disparaître aux trois quarts derrière sa porte.

— Excusez-moi, madame Ramos, auriez-vous reçu un colis du supermarché pour moi ?

Mme Ramos me fusille du regard – enfin, de son œil encore visible – avant de radoucir l'expression de son visage en découvrant qui se tient derrière l'épaule de Mme Clairon. Pour une raison que j'ignore, je semble être une des rares personnes que la gardienne tolère... Sans doute parce que j'évite de la solliciter au maximum, ou peut-être apprécie-t-elle simplement que je ne critique jamais le volume de sa télévision.

— Rien pour Sophie Dessano.

Comme pour manifester sa profonde détresse, mon estomac émet un râlement si sonore que les deux femmes braquent leur regard sur mon ventre.

— Sûrement demain matin, poursuit la gardienne. Vous savez ce qu'on dit : la faim n'a pas toujours les moyens.

Ah. Je ne savais pas qu'on disait ça. Pas plus que je ne comprends le sens de cette expression. Mais c'est une habitude. Je dirais même l'une des marques de fabrique

de la gardienne. Cette dernière a une passion pour l'emploi de citations, mais plus encore pour leur détournement qu'elle opère sans même s'en rendre compte.

— Entendu. Merci madame Ra...

CLAC !

— ... mos.

Le volume de la télé augmente instantanément. Le générique du soap résonne dans le hall : « *De cette ferveur, qu'on garde dans nos cœurs, la félicité, du plus bel été...* »

Afin d'éviter que la voisine intolérante au bruit ne me prenne pour cible et reprenne sa diatribe, je me précipite déjà dans l'escalier et regagne mon appartement. De nouveau dans la cuisine, un constat aussi cruel que sans appel s'impose à moi : le frigidaire ne s'est pas rempli comme par magie en mon absence. J'ai donc le choix entre un reste de riz cantonais datant d'une époque indéterminée et une tomate aussi ferme que l'intérieur de mes cuisses.

Allez. Va pour un mix des deux.

Je mets le tout dans une poêle chaude et mélange l'ensemble nonchalamment quand un frisson me parcourt l'échine. Je me sens observée sournoisement. Je me retourne et rencontre le regard noir de Pissenlit, perché sur la commode comme un juge prêt à rendre sa sentence. Il doit probablement me maudire, moi et toute ma descendance, pour avoir dépassé de cinq minutes l'horaire réglementaire de la livraison de pâtée dans sa gamelle.

— Oh, Pissenlit... Tu pourrais arrêter de me toiser comme ça ? Tu ne voudrais pas te frotter à mes jambes de façon mignonne pour me réclamer à manger comme tous les autres chats normalement constitués ?

À ces mots, Pissenlit retrousse les babines dans une expression de dégoût profond, comme si je venais de lui proposer de se rouler dans de la bave de canidé.

— OK, OK, j'ai compris, fais-je tout en déposant son repas du soir.

Je jette un œil à ma poêle et me dis que Pissenlit est peut-être plus chanceux que moi. Pendant que ma bouillie continue de mijoter et que mon animal de compagnie – qui ne supporte pas la mienne – finit de se lécher les babines, j'en profite pour ouvrir le courrier que j'ai laissé s'accumuler cette dernière semaine. Et pour cause. À cette période du mois, je sais exactement ce qui tombe dans ma boîte aux lettres. Des factures, des factures et encore des factures. Une collection complète d'anxiété sur papier glacé. J'ai beau avoir un salaire, la situation s'avère de plus en plus critique. Pierrot n'offre pas d'augmentation – « C'est la crise... » – mais il nous offre des chèques cadeaux régulièrement. Super. Je pourrai peut-être payer mon loyer en bons d'achat. Et demander de l'aide au père de Sarah n'a jamais été envisageable. Il ne nous a jamais aidées, même quand elle était petite, alors maintenant qu'elle a 18 ans, c'est tout bonnement impensable. De toute façon, il doit sûrement financer le train de vie de sa nouvelle petite amie. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Linda ? Paola ? Lorena ? Le Brésil lui réussit bien en matière de femmes. Et surtout, depuis quatre mois, Sarah vit avec lui et tout ce qui m'importe c'est qu'il s'en occupe et qu'elle ne manque de rien. Tant que ma fille a ce dont elle a besoin, je me débrouille.

Je regarde l'heure sur mon téléphone. Bientôt 17 heures là-bas. Je devrais pouvoir la joindre. Je tente un appel mais, après de longues sonneries, il reste sans réponse.

Ce n'est pas grave. Je réessaierai demain.

2

— Bon, Chloé, c'est possible d'arrêter de tirer la gueule comme ça ?

— Mais c'est pété, ici ! Qu'est-ce qu'on fait là, sérieux ?! Sur ma vie, y a que des vieux !

— « Sur ta vie, sur ta vie... » ! Elle risque d'être écourtée rapidement ta vie si tu continues de me parler sur ce ton !

— Mais Maman, arrête, c'est bon... Il t'arrive quoi, là ?

Tout en poursuivant notre avancée dans les dédales du marché de la place, j'observe mon amie Claire qui semble fulminer. Si elle n'a jamais été d'un tempérament particulièrement calme, je l'ai néanmoins toujours connue pédagogue avec ses enfants. Et même si les récents 14 ans de Chloé ont apporté à l'adolescente plus de nonchalance et un look que je croyais révolu depuis la mode du new wave, elle reste une jeune fille agréable à vivre.

— On doit acheter de quoi manger, il n'y a presque plus rien ! reprend Claire, les dents serrées. Quelqu'un

a ouvert le frigo récemment pour s'en préoccuper à part moi ? Non ! Donc on fait les courses, sans quoi il ne faudra pas venir se plaindre que vous avez faim.

Je n'avais pas revu Claire depuis plusieurs semaines. Alors quand elle m'a proposé de l'accompagner faire le marché, j'ai immédiatement accepté. Je m'attendais à un rendez-vous entre copines mais me voilà au cœur d'une tension familiale dont je n'arrive pas à déterminer l'origine.

— Mais pourquoi on n'est pas allées au centre commercial ? insiste Chloé.

— Parce que le marché est à côté de la maison et qu'on peut y venir à pied.

— Mais il fait super froid et Papa a dit qu'il pouvait nous emmener au centre commercial en voiture si on attendait 13 heures qu'il rentre de son match de foot.

Claire se raidit, tout en se cramponnant sévèrement à son cabas. Ses doigts se resserrent tellement qu'ils en deviennent bleus. Heureusement que la poignée du chariot n'est pas un cou de poulet, ce dernier serait déjà mort, disloqué.

— Oh, Maman regarde ! C'est un vieux puant !

Mathéo, 10 ans, vient de s'exclamer à haute voix tout en riant.

— Non mais ça ne va pas bien d'insulter les gens, Mathéo ! Répète ça encore une fois et tu resteras dans ta chambre jusqu'à l'année prochaine !

Le visage de Claire manque de se confondre avec l'étal de tomates derrière elle.

— Mais Maman...

— Je ne veux plus rien entendre, c'est bien compris ?!! Plus rien !

— C'est le nom de mon fromage, madame.

Une voix masculine vient rétablir le quiproquo. Un quart de tour sur nous-mêmes et nous découvrons un pavé gris crémeux qui m'a l'air somme toute délicieux et surtout qui ne risque pas de s'offusquer.

Dans le regard de Claire, je peux lire l'incompréhension. Elle porte attention à l'étiquette quelques instants, puis la flamme dans ses yeux s'allume de nouveau.

— Mais c'est pas un vieux gris de Lille, ça ?

— Euh, si... C'est son autre nom.

— Eh bah alors pourquoi vous ne l'appellez pas comme ça ? Ça éviterait ce genre de confusion ! beugle Claire, à bout de nerfs.

Le marchand, qui nous tendait sympathiquement un morceau de fromage en dégustation, perd son sourire. Il reste le bras en l'air, aussi figé que les larmes de Mathéo qui, bien qu'au bord des yeux, hésitent à couler. Chloé, mortifiée, fait semblant de s'intéresser passionnément à un étal de légumes.

De mon côté, et même si les éclats de voix me donnent envie de me réfugier dans un trou de souris, je saisis que mon amie n'est pas dans son état normal. Je me dois de réagir.

Allez Sophie. C'est à toi de désamorcer la situation. De toute façon, vu la taille de tes fesses, aucun trou de souris ne saurait t'accueillir.

— Claire, et si on allait se prendre un petit café ou alors un chocolat chaud ? je propose tout en la saisissant délicatement par l'épaule.

Elle m'observe, un tantinet hébétée, puis semble quitter son état de transe pour revenir à elle et bégayer quelques excuses.

— Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris, articule-t-elle au vendeur.

Claire se tourne vers ses enfants qui l'observent en retenant leur souffle.

— Chloé, prends ton frère et allez faire un tour à la librairie. Prenez votre temps, choisissez ce qui vous fait plaisir, dit-elle en tendant un billet de cinquante euros. Tu m'appelles quand tu as fini.

Sans un mot, Chloé se saisit du billet puis les deux adolescents s'éloignent. Malheureusement pas assez loin pour ne pas entendre leur échange.

— Qu'est-ce qu'elle a, Maman ? demande le garçon.

— Je sais pas mais elle saoule, là !

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Claire ne retient plus ses larmes.

— Je suis en train de craquer, Sophie.

— Allez, tu vas me raconter ce qui ne va pas.

Postée à la terrasse d'un café, j'attends silencieusement depuis dix minutes que mon amie finisse de se moucher. Si j'en crois le nombre de mouchoirs en papier usagés sur la table, je pense qu'elle s'est purgée pour au moins les six prochains mois. La serveuse nous jette des regards inquiets, comme si elle craignait que cette marée de larmes finisse par inonder son établissement.

Après une dernière gorgée d'eau et un raclement de gorge à faire pâlir un ogre, mon amie se lance sans transition.

— Maxime m'a trompée !

Quelques secondes passent sans que je ne réagisse, puis en guise de réponse, j'amorce un rire, ou plus précisément un hoquet nerveux. Maxime et Claire sont mariés depuis plus de quinze ans. Avant de se mettre ensemble, durant une année entière, Claire a eu droit à une cour digne des plus belles comédies romantiques. Et malgré les hésitations de mon amie, Maxime

n'a jamais faibli dans sa conviction de faire de Claire son épouse.

Je me souviens des invitations au restaurant, au théâtre, des week-ends à la mer et même à New York en hiver pour y admirer les illuminations de Noël. Et je ne parle pas des innombrables bouquets de fleurs dont j'ai bénéficié largement durant cette période, faute de place et de vases suffisants chez Claire. Je n'ai jamais vu un homme plus amoureux de sa femme. L'idée qu'il puisse avoir franchi le pas de l'adultère me semble tout bonnement inconcevable.

Pourtant les yeux rougis de Claire ne mentent pas.

— Oh... Vraiment, je... je suis désolée. Est-ce que tu sais si... enfin... la personne...

Je bredouille. Je ne sais pas s'il est convenable de demander des détails. Est-ce que ce serait trop indélicat ?

Je ne tarde pas à avoir ma réponse. Contrairement à la mise en place lente et mutique des débuts, cette fois Claire lâche les chevaux.

— Avec la nouvelle réceptionniste de l'accueil de son boulot, de dix ans de moins ! crache-t-elle.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu ! Est-ce qu'on peut faire plus cliché ? ! J'ai découvert ça il y a quinze jours. Et tu sais ce qu'on faisait la veille, lui et moi, avant qu'il ne se barre de la maison pour la sauter ?

— Euh... une raclette ?

Ma réponse trahit mon désarroi total face à la question.

— Je lui éclatais les boutons dans le dos ! À sa demande !

Finalement, ma proposition de raclette n'était pas si ridicule.

— Ah bah, tu comprends, Monsieur ne voulait pas débarquer pour sa première nuit avec un dos plein de pustules. Et pour justifier son absence pendant deux jours, il a osé me faire le coup du séminaire en Dordogne ! À son retour, en lançant une machine, j'ai retrouvé une facture d'un restaurant situé à 30 km d'ici dans la poche de son jean. Vraiment, on a tous les ingrédients d'une série ringarde !

— Tu es sûre que ce n'était pas un simple stop sur la route ? je tente maladroitement.

— C'est ce que j'ai pensé au début, même si l'itinéraire était bizarre. À aucun moment je n'ai pensé qu'il me mentait. Et là... je n'ai même pas eu besoin de le confronter. Dès que je lui ai posé la question, il est devenu livide et s'est mis à se confondre en excuses. Heureusement que les enfants étaient chez leurs grands-parents ! J'ai retourné la baraque !

— Et lui, il est dans quel état ?

Claire me foudroie du regard, je saisis la mauvaise interprétation.

— Je veux dire, il se comporte comment avec toi ?

— Dès qu'il me croise seule dans la maison, il me répète que c'était une erreur, que ça n'est arrivé que cette fois-là. Il s'excuse à ne plus avoir de salive, et il ne se plaint même pas de dormir sur le vieux lit de Chloé planqué dans la remise... Alors que j'ai retiré des lattes.

Je fronce les sourcils d'incompréhension.

— Pour lui péter le dos ! Je l'ai fait exprès ! s'exclame-t-elle avec un mélange de fierté et de rage.

Oh, je ne la savais pas si méthodique dans son désir de vengeance.

— Tu vois Sophie, même avec un mari apparemment fou d'amour, on n'est jamais à l'abri.

Je pose ma main sur la sienne. Je n'aime pas voir mon amie dans cet état et sa souffrance me bouleverse.

— Je suis persuadée que vous allez dépasser ça, Maxime et toi. Si c'est ce que tu veux, bien sûr. Vous êtes ensemble depuis si longtemps, il est fou de toi depuis toujours.

— Je ne sais pas. Pour le moment je n'arrive pas à penser. Je suis juste sur les nerfs ! Du soir au matin ! Au moins toi, tu n'as pas à subir ce genre de misérables tromperies.

Aïe ! Le poids d'une petite enclume vient de s'écraser sur ma tête et le chant du pathétique retentit non loin de mes oreilles. Merci Claire pour ce rappel subtil de ma solitude chronique. C'est vrai, je n'ai plus à subir les affres de l'adultère depuis longtemps, la solitude tient beaucoup trop à moi pour me faire des infidélités.

Et rappelons que j'ai déjà eu mon quota. Sarah avait environ 1 an quand tout a commencé. Les allers-retours de Valentin vers le Brésil pour lancer son projet d'espaces de coworking. Au début, c'était pour « développer l'entreprise », « implanter la société », « créer des connexions ». Il parlait d'innovations, de marchés émergents, d'opportunités à saisir. Il avait toujours eu ce don pour rendre les choses plus belles qu'elles ne l'étaient.

Six mois de va-et-vient, de valises à moitié défaites, d'appels en visio. Six mois où je jonglais entre mon travail et notre fille. Un travail qui n'avait rien à voir avec mes études, mes rêves. Un emploi pris à la volée pour subvenir à nos besoins « en attendant », comme il disait. Le temps de construire supposément notre avenir à Rio.

Et puis un soir, après encore quelques mois de ce manège, il m'a annoncé qu'il ne rentrerait pas. Pas de

larmes, pas de grands drames. Juste une décision, froide, calculée, comme toutes celles qu'il prenait.

J'ai appris la vérité plus tard, par des amis communs qui ne supportaient plus de porter ce secret. Beatriz. Sa « plus grosse cliente potentielle ». Une héritière brésilienne d'une dizaine d'années notre aînée, qui possédait plusieurs complexes hôteliers. Elle n'était pas vraiment intéressée par les projets commerciaux de Valentin, mais c'était lui qui l'intéressait.

Ils sont restés ensemble quelques années, de ce que j'en ai su. Son fameux projet d'implantation n'a jamais vraiment décollé – peut-être n'avait-il jamais vraiment existé. Mais Valentin est resté là-bas. Comme si cette vie-là, celle qu'il avait construite avec nous, celle qu'il m'avait imposée, n'avait été qu'une ébauche, un brouillon qu'on peut facilement effacer. De mon côté, je n'ai pas oublié.

Mais je n'en veux pas à Claire. Je sais qu'elle n'a pas voulu me blesser. Et en observant les yeux bouffis de larmes de mon amie, je me dis que ma situation est presque enviable. Presque. Dans le grand match « Trahison vs Solitude », difficile de désigner un vainqueur.

— Bon, changeons de sujet, reprend Claire dans un élan maladroit. J'ai ma dose de vague à l'âme pour aujourd'hui. Toi, comment ça va ? Ton chat ?

— Euh...

Je me racle la gorge, à la fois surprise par la question et rattrapée avec dépit par la réalité de ma vie relationnelle. Même mon chat me snobe, c'est dire.

— Oh tu sais, toujours aussi caractériel.

— Oui, mais au moins, lui, il ne va pas voir ailleurs. Il est castré, hein ?

— Ah, euh, oui, il est castré.

— C'est bien, ça. Il faudrait leur enlever les couilles à tous, ça les détendrait.

De toute évidence, mon amie va avoir besoin d'un peu de temps pour s'en remettre. Et peut-être de quelques séances de thérapie avant de pouvoir repasser devant une boucherie sans avoir des envies de castration massive.